

Le dilettantisme en théologie [suite]

Autor(en): **Michaud, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Internationale kirchliche Zeitschrift : neue Folge der Revue internationale de théologie**

Band (Jahr): **1 (1911)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403792>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE DILETTANTISME EN THÉOLOGIE¹⁾.

III.

Sous quelles influences le dilettantisme a-t-il pris un tel accroissement en France et ailleurs? On connaît la réponse de certains chercheurs aux abois: la faute en est à Voltaire, la faute en est à Rousseau. Dans le cas présent, cette réponse ne serait pas tout à fait inexacte; car Voltaire et Rousseau ont certainement concouru à développer le dilettantisme dans les questions religieuses et théologiques: Voltaire, en mettant à la mode le genre badin et la critique ricanieuse; avant lui, on examinait les questions avec un certain sérieux; avec lui, ce sérieux a disparu chez ses disciples: Rousseau, en développant le sentimentalisme, ce sentimentalisme qui, avec Schleiermacher, Vinet et d'autres, a vite écarté les confessions de foi et, avec celles-ci, les dogmes et les fortes études dogmatiques.

Mais il est encore d'autres causes. La science des religions, telle qu'elle est comprise et pratiquée aujourd'hui dans les Universités, est une création du XIX^e siècle et une création laïque, en ce sens que ce sont des orientalistes laïques qui, en étudiant l'Égypte, l'Assyrie, la Perse, la Chine, l'Inde, ont touché à la chronologie biblique et à maints récits plus ou moins historiques de la Bible. Leurs découvertes et leurs interprétations se sont imposées, malgré l'opposition des théologiens arriérés. De la chronologie et des récits on a passé aux doctrines, mais avec moins de raisons. L'esprit de parti et de système s'en est mêlé: qu'on se rappelle Renan. Nombre d'écrivains incompetents ont voulu prendre part aux débats, les uns pour défendre la Bible, les autres pour l'attaquer. De part et d'autre, ce ne fut plus guère alors que du dilettantisme.

¹⁾ Voir la « Revue » d'avril.

Ce dilettantisme s'est étendu à d'autres questions et n'a fait qu'empirer. Remarquons, en outre, que l'abolition des Facultés de théologie en France a singulièrement nui aux études théologiques. Là du moins on pouvait faire de la théologie scientifique; mais, une fois ces facultés supprimées, les chaires des séminaires furent seules à répandre la lumière, et souvent quelle lumière! Les évêques qui pourvoyaient ces chaires n'avaient pas toujours la main heureuse: leur choix tombait quelquefois sur un ecclésiastique trop jeune pour le ministère, qu'il fallait occuper en attendant, et pour le mûrir, on lui faisait enseigner ce qu'il ne savait pas: il s'instruira en instruisant ses camarades, disait l'évêque imprudent. Ailleurs, c'était un prêtre inapte à la prédication et à la pastorisation et qui, par conséquent, ne pouvait qu'enseigner, mais comment! On le devine aisément. Pas plus qu'une autre science, la théologie ne s'improvise. De là, dans les séminaires, un enseignement généralement dépourvu de critique, abandonné à la routine et à peine supérieur au dilettantisme laïque. Qui ne se rappelle les écrits des Auguste Nicolas, des Lenormant, des Foisset, des de Falloux, des de Champagny, des A. de Broglie, etc.? Et encore étaient-ils les moins mauvais.

Autre cause. Le romantisme victorieux a vite passé de la littérature à la théologie. De là une apologétique romantique, une dogmatique romantique dans lesquelles l'imagination, la rêverie, le sentimentalisme ont remplacé la raison. Ces points de vue nouveaux n'ont pas tardé à pénétrer même dans la manière d'écrire l'histoire de l'Eglise. L'ultramontanisme en a profité. Au lieu d'étudier les documents de l'ancienne Eglise, on s'est engoué à exalter Rome et à soutenir des thèses manifestement erronées. Du romantique on a passé au romanesque. La glorification quand même et à tout prix du moyen âge a mis à la mode le monachisme et le mysticisme. Les ordres religieux se sont multipliés. La théologie mystique des couvents a ruiné la vraie dogmatique et enlevé à la théologie son caractère scientifique. Certes, la bonne foi des pieux religieux est digne de tout respect. Mais toujours est-il qu'en croyant trop souvent que son couvent est le monde entier, que sa congrégation est la plus parfaite partie de l'Eglise, que sa sacristie est toute la religion, le moine n'a plus la juste mesure ni des choses ni des questions théologiques. Il abuse du sens accommodatice, et dénature ainsi l'exégèse biblique

et le dogme; c'est sa manière habituelle d'interpréter la Bible et de vivre « mystiquement ». A part quelques instituts voués à l'érudition et fidèles à leurs traditions autant que Rome leur en a laissé la possibilité, ce ne fut ailleurs qu'une théologie de Mois de Marie, d'apparitions, de purgatoire, de neuvaines, d'adorations perpétuelles, de miracles, d'indulgences, de mille déliquescentes dites surnaturelles et prétendues pieuses, que Rome a favorisées de tout son pouvoir; car, pendant ce temps, on ne songeait pas à examiner sur quoi repose la papauté, s'il y a eu vraiment une primauté de St. Pierre, et surtout s'il y a un rapport possible entre cette primauté et celle de l'évêque de Rome, et si cet évêque de Rome peut s'en autoriser jusqu'à revendiquer le privilège divin de l'infaillibilité dogmatique et celui non moins divin d'une juridiction absolue sur l'Eglise de Jérusalem, sur celle d'Antioche et même sur toute l'Eglise! Rome, pour détourner les théologiens de ces questions brûlantes et pour elle fatales, a favorisé tous les dilettantismes et toutes les accomodations antiscientifiques.

Aujourd'hui, nombreux sont les ecclésiastiques et les laïques qui sont scandalisés par cette tactique, ébranlés par le scepticisme qui en est le résultat logique; malades qui commencent à se rendre compte de leur maladie, analystes qui voient très bien les vices du système, mais qui n'ont plus la force de se guérir, qui tremblent même devant le bistouri, qui repoussent les médecins trop clairvoyants et trop sincères, et qui préfèrent végéter entre la foi et le doute, dans les vagues contours des choses, dans les peut-être que Renan a mis à la mode, et dont nombre de ses prétendus adversaires sont heureux de bénéficier. De même que certains animaux vivant dans des souterrains obscurs finissent par devenir aveugles, ainsi, emprisonnés intellectuellement et moralement dans les souterrains du Vatican et dans les prisons du St. Office, les théologiens en question perdent peu à peu la vue nette des vrais dogmes catholiques et laissent atrophier leur raison et leur caractère jusqu'à n'avoir plus que le sens du papisme et la frayeur de le perdre.

Ce triste état de choses va-t-il se prolonger? Nul ne le sait. Toujours est-il qu'il est difficile, même à une Eglise aussi habile que celle de Rome, de se maintenir debout au milieu de tels ébranlements. Une Eglise a besoin non de croyances vagues, mais de foi positive et ferme, de principes clairs et rationnels

qui ne laissent pas le oui et le non s'asseoir dans la même chaire. Rome a fabriqué de faux dogmes, elle a introduit dans le dépôt chrétien des doctrines erronées; tout le monde le voit aujourd'hui et veut rejeter ces erreurs. Elle doit, qu'elle le veuille ou non, en subir les dures conséquences. Si elle s'obstine à se draper dans la fameuse maxime: *sint ut sunt aut non sint*, eh bien, elle cessera d'être, *non sit!* Le monde a déjà vécu sans subir ni sa domination ni son enseignement; il vivra encore. A tout prix, il faut aux chrétiens la science, à leur théologie la lumière, la méthode, la critique, la démonstration. On ne se passe plus de ces choses, qui sont devenues le pain quotidien de l'humanité pensante.

M. Dejob a dit dans son étude sur Massillon: « Une des erreurs pédagogiques les plus dangereuses de notre temps consiste à croire qu'une étude rapide d'une science suffit pour en saisir la méthode, alors que c'est précisément l'*initiation à la méthode* qui demande de longues années et une courageuse recherche des vérités de détail. » En sommes-nous réduits à devoir rappeler de telles vérités de La Palisse, et à réclamer l'*a b c* théologique comme la chose la plus oubliée et la plus nécessaire? Faut-il redire que, de même que tous ceux qui s'occupent de religion ne sont pas religieux, ainsi tous ceux qui s'occupent de théologie ne sont pas théologiens, et qu'il leur faut pour le moins la connaissance exacte des documents, la méthode stricte, les principes indiscutables, les aptitudes? De même que certaines gens ne connaissent un pays que par les livres, et d'autres pour l'avoir habité, et que ce sont ceux-ci seulement qui y sont vraiment chez eux et qui le connaissent bien; ainsi y a-t-il des théologiens qui n'ont pas vécu dans les documents mêmes de la théologie, qui n'en parlent que par ouï-dire, qui tranchent, par exemple, les questions des conciles sans avoir ouvert une histoire critique des conciles, et qui expliquent l'Évangile à leur manière sans se douter qu'il y a des règles pour interpréter exactement les ouvrages de tel siècle, de tel pays, de tel milieu, etc. Dilettantes faisant pitié! Si l'artiste méprise l'homme de lettres qui fait de la critique d'art sans avoir fréquenté l'atelier, comment les vrais théologiens de métier ne s'élèveraient-ils pas contre les profanes qui prétendent faire les connaisseurs sans rien connaître?

Et le mal causé par le dilettantisme est d'autant plus grand

que lorsqu'on s'est laissé aller une première fois à un acte arbitraire, à un à peu près, à un sophisme, on en commet un second pour défendre le premier, puis un troisième pour se justifier de toutes les fautes passées; et ainsi tout le système est vicié. Impossible de le corriger: *sint ut sunt aut non sint!*

D'une espèce particulière de dilettantisme, Brunetière a dit: « Le dilettantisme n'est qu'une incapacité à prendre parti, un affaiblissement de la volonté, quand il n'est pas un obscurcissement du sens moral, et — dans la supposition la plus favorable — une tendance éminemment immorale à faire de la beauté des choses la mesure de leur valeur absolue. Lorsque l'art en arrive là, ce n'est pas l'art seulement qui est perdu, c'est aussi la morale, ou, si vous voulez quelque chose de plus précis, c'est la société qui s'est fait de l'art une idole. » On peut ajouter que c'est aussi la doctrine qui est perdue, quand elle est traitée et expliquée par un dilettante qui en ignore les vrais principes. Brunetière en est lui-même, dans sa prétendue théologie, un exemple frappant.

D'autres dilettantes sont tragiques. Papillonnant sur les questions les plus ardues, ils en choisissent le côté paradoxal, le poussent à l'extrême pour faire neuf, pour attirer l'attention des lecteurs. Ils mettent ainsi à la mode le paradoxe, l'excentrique, le désordre, l'anarchie, en attaquant la société, ou l'Eglise, ou la religion. Le snobisme, si répandu, s'en mêle; le mal est contagieux; et quand des hommes de talent ont crié sur tous les tons et en variations brillantes: « Crève donc, société... périsse l'Eglise... anathème à la religion », il se trouve effectivement des badauds pour s'atteler à ces destructions.

Un de Maistre commence par confondre l'autorité et l'absolutisme, la foi et la superstition; il raille la raison, la liberté, l'honnête homme-coquin, dit-il, etc.; il y met de l'esprit qui fait passer les erreurs, qui dore les paradoxes; et la foule, qui se gaudit dans les exagérations, applaudit. C'est ainsi que le dilettantisme mène aux abîmes, que le livre *Du Pape* conduit au concile du Vatican, celui-ci à l'encyclique contre le modernisme, et celle-ci au gâchis où se débat le catholicisme romain.

IV.

Après ces considérations générales, il faudrait, pour en faire l'application et en montrer l'exactitude, examiner de près les

thèses émises par quelques-uns des principaux dilettantes en matière de religion, de théologie et d'ecclésiologie.

On pourrait remonter jusqu'au « Socrate chrétien » de Balzac, à la « Défense de l'Eglise romaine » de Brébeuf, au « Traité de l'eucharistie » de Pellisson ¹⁾. Ces trois théologiens dilettantes du XVII^e siècle ne sont pas sans intérêt. Dans son édition des *Œuvres de Leibniz* (T. I), Foucher de Careil a introduit une lettre de Pellisson à M^{me} de Brinon, lettre assez amusante, en ce sens que Pellisson essaie non seulement de réfuter des objections très embarrassantes de Leibniz, mais encore de se donner, aux yeux de la bonne dame, des airs de supériorité qui font vraiment sourire. Un Pellisson en discussion avec un Leibniz, et ayant l'air de prendre le balai par le côté du manche ! Hé quoi ! n'ai-je pas vingt-deux ans de plus que ce jeune homme ? N'habitai-je pas à Versailles, à la cour même de Louis XIV ? Qu'est-ce que ce petit bibliothécaire d'un duc de Hanovre en comparaison d'un conseiller du roi de France !

C'est ainsi que les dilettantes le prennent de haut avec les vrais savants. Pour avoir parcouru les vitrines des bibliothèques, examiné le dos des volumes, jeté peut-être un coup d'œil sur la table des matières, ils s'adjugent le monopole des questions et se croient les lumières du monde : Leibniz, traitant de l'hérésie, avait parlé bon sens, et comme il savait que ces messieurs de l'Eglise romaine n'étaient pas très sensibles de ce côté, il avait eu soin, en homme d'esprit, de se couvrir de quelques textes de Pères jésuites. Pellisson n'y vit ni malice ni bon sens ; il trancha en maître, jetant de la poudre aux yeux de sa correspondante, s'érigeant en Père de l'Eglise et celle-ci en mère. Ils se valaient. En recevant la copie de cette lettre, Leibniz, le petit bibliothécaire, devait plus que sourire, à en juger par les notes brèves et piquantes, vraies ripostes bien primesautières d'un vrai savant, qu'il traça en marge et qui montrent la pauvreté de la théologie de Pellisson.

On pourrait aussi rappeler le mot de Guy Patin au sujet de la grâce et de la prédestination : Ce sont des bagatelles dont on amuse le peuple. — Quelle méprise ! Les discussions sur ces choses étaient effectivement, en grande partie des pointes d'ai-

¹⁾ Sur l'ouvrage de Brébeuf, voir la « Revue internationale de Théologie », n° 25, janvier 1899, p. 152-156 ; et sur le Traité de Pellisson, voir le n° 61, janvier 1908, p. 59-74.

guilles; mais ces choses elles-mêmes, en se rattachant aux grandes questions de la Providence divine et de la destinée de l'homme, impliquaient les problèmes les plus élevés de la philosophie et de la théologie. Le spirituel médecin du roi avait lui-même confondu la forme avec le fond!

Mais élevons et généralisons le débat. Car c'est là un exemple, entre mille, du mal que le dilettantisme a causé, en théologie peut-être plus qu'ailleurs. Ailleurs, en effet, il est moins ridicule et il traîne à sa suite des conséquences moins graves. On peut déjà voir, par ces spécimens, comment la théologie, même au XVII^e siècle, n'a pas toujours été sérieuse. Mais, si l'on a traité Pascal d'amateur en théologie et si l'on a qualifié ses connaissances théologiques de « maigres », que faut-il dire de nos dilettantes actuels?

Au XVIII^e siècle, les théologiens de profession se font rares; au contraire, les dilettantes abondent, à la suite de Voltaire, de Rousseau, de Diderot et des autres encyclopédistes. Tous les abbés de cour ou de salons n'étaient que des dilettantes, au-dessous même de Louis Racine. Si André Chénier a été si hostile à J.-C. et aux Evangiles, n'est-ce pas parce qu'il ne les a considérés que de très loin et en dilettante?

Au XIX^e siècle, le dilettantisme en théologie déborde, soit chez les protestants, soit chez les catholiques-romains. Chez les laïques et chez les ecclésiastiques, ils parlent haut. Qu'ont été, dans la chaire de Notre-Dame, les Ravignan et les Lacordaire, sinon des avocats romantiques, trop vite improvisés théologiens? Et les Plantier, les Gerbet, les Salinis, les La Tour d'Auvergne, les de La Bouillerie, les Lavigerie, et tant d'autres évêques! C'est par centaines qu'il faudrait les énumérer. Leur superficialité surpassait même celle des Châteaubriand et des Aug. Nicolas.

On pourrait distinguer les purs sentimentalistes plus ou moins mystiques; les imaginatifs et les poètes, comme Châteaubriand, Senancourt, Lamartine, Soumet, de Laprade, etc.; les philosophes et les savants qui ne se sont occupés de la théologie que très incidemment, comme Cousin, Quinet, Comte, Proudhon, Renouvier, Taine, Berthelot, P. Bert, Séailles, Blondel, G. Sorel, etc.; les politiciens, comme J. de Maistre, P. Leroux, Buchez, Lanfrey, Arnaud de l'Ariège, E. Lamy, Jaurès, etc.; les littérateurs, comme Michelet, Sainte-Beuve, Montalem-

bert, Villemain, E. M. de Vogüé, A. LeRoy-Beaulieu, P. Desjardins, Fonsegrive, Jacolliot, Goyau, J. Fabre, Bourget, Faguet, Huysmans, etc.; les batailleurs qui n'ont fait que de la théologie de combat, en ferrailleurs, comme les Veuillot, les Brunetière, etc.

Comment s'étonner de ces faits, lorsque, même dans le monde des sciences naturelles, il y a de faux savants qui veulent jouer aux philosophes et qui ne sont guère que des « assembleurs de nuages » et des condensateurs d'absurdités ! Ils prétendent à la nouveauté et ils répètent les vieilleries du matérialisme. Sophistes tranchants, qui se dispensent des définitions claires, sérieuses, solides, les plus nécessaires et les plus élémentaires. N'est-ce pas le cas de rappeler la plainte bien sentie que Bersot formula éloquemment, en juillet 1878, dans un discours à l'Ecole normale ? Après avoir rappelé que, de son temps, les philosophes étaient « assez timides, très dévoués au sens commun, très respectueux de l'évidence, incapables de nier une réalité, trop attachés aux idées reçues pour avouer que nous n'existions pas », etc., il ajoutait :

« Aujourd'hui on se met à l'aise : on n'est pas retenu par des réalités gênantes, il est entendu que la critique a droit sur tout : on résout les êtres en phénomènes, les phénomènes en lois, les lois en logique. Descartes disait : « Je pense, donc je suis ; » on dit aujourd'hui couramment : « Je pense, donc je ne suis pas ; » c'est un grand progrès de la philosophie. Et l'habileté avec laquelle on détruit et on construit est merveilleuse, à donner des éblouissements. Nous ne sommes pas sans être un peu inquiets de ce prestige ; car, si on se plaisait trop à ces jeux, la philosophie cesserait d'être la science respectable qu'elle a été depuis les origines ; elle ne serait plus qu'un art, elle ne formerait plus que des virtuoses et n'aurait plus d'action sur le monde, ce qui serait nouveau dans son histoire. »

A l'étranger, on n'est guère plus sage. Faut-il rappeler l'empereur Joseph II écrivant, en 1782, à l'impératrice Catherine II de Russie : « J'avouerai sincèrement à Votre Majesté que les trois heures que je passais régulièrement à déraisonner de théologie avec le pape (Pie VI), et sur des objets sur lesquels nous disions souvent chacun des mots sans les comprendre, il arrivait que nous restions souvent muets à nous regarder, comme pour nous dire que nous n'y entendions rien ni l'un ni l'autre, mais cela

était fatigant et odieux.» Et dire que la plupart des journalistes et des politiciens qui, aujourd'hui, parlent religion et théologie, n'en savent pas plus, encore moins peut-être que Pie VI et Joseph II! Aussi barbote-t-on de plus en plus dans le gâchis.

Schopenhauer lui-même n'a-t-il pas classé dans le christianisme vrai l'augustinisme, le péché originel, Luther, Calvin et le jansénisme; et dans le christianisme faux, le pélagianisme, le semi-pélagianisme, les jésuites, l'Eglise grecque et le concile de Trente?

Loin de moi la pensée de ne voir, dans toutes les œuvres de ces écrivains, que du vide ou de l'erreur. Certaines pages sont même superbes. Mais je veux dire que trop d'autres pages sont vides ou erronées; que, lorsqu'on veut défendre ou attaquer la religion, le talent ne suffit pas, il faut encore la compétence, c'est-à-dire la connaissance exacte des questions; que, lorsqu'on veut prendre part aux discussions théologiques et confessionnelles, il faut les avoir approfondies, comme un physicien ou un chimiste, lorsqu'ils parlent physique ou chimie, doivent en connaître les principes et les secrets.

Qu'on veuille bien le remarquer, tel écrivain, tel savant même peut jouir à bon droit d'une grande célébrité dans sa spécialité, et n'être qu'un ignorant, ou à peu près, en matière théologique. Cette remarque n'est pas une injure. Elle s'applique aussi au théologien qui voudrait dissenter sur les sciences naturelles sans les avoir étudiées, et proclamer qu'il y a miracle là où il est incapable d'examiner et de juger les causes. Certes on peut admirer la science d'un Reinach ou d'un Durkheim, mais trouver médiocres, pour ne rien dire de plus, les conséquences qu'ils en tirent contre la religion. De même, on peut trouver charmante la bonhomie des politiciens de l'école de Spuller, de tous les partisans de ce fameux « esprit nouveau » que nous voyons à l'œuvre depuis une quinzaine d'années, mais pitoyable et impardonnable l'impéritie avec laquelle ils ont déclaré qu'il n'y a plus ni jésuites, ni congrégations, ni machinations ténébreuses du parti clérical.

Comment ne pas sourire en voyant Dupuis, l'auteur de *l'Origine de tous les cultes*, et à sa suite son fidèle disciple Volney, nier l'existence de J.-C., « parce que le jour de Noël est célébré le premier jour du solstice d'hiver par la condescendance d'un pape aux habitudes des payens qui célébraient ce

même jour leur fête du Soleil invincible. Et cependant J.-C., suivant la tradition des Eglises d'Asie, n'était point né le 25 décembre, ni même dans ce mois. Pour ce chétif rapprochement, inexact à tout prendre, vouloir nier la prédication et la vie humaine de J.-C., n'est-ce pas rendre inexplicable l'existence de l'A. et du N. T. et de toute la bibliothèque des livres chrétiens et juifs depuis 1800 ans?¹⁾ » Et cette fantaisie de Dupuis et de Volney a été renouvelée en 1910 par un professeur de philosophie, M. Drews, de Carlsruhe.

Que dire aussi de l'aplomb avec lequel M. Jules Lemaître déclare que, « à mesure que croissent nos lumières, la foi, tout en s'épurant, participe moins de la certitude », comme si les lumières amoindrissaient la certitude ! Et ce même écrivain prétend encore qu'« il est impossible que la conception d'un Dieu personnel ne tourne pas à l'anthropomorphisme » ; d'où il conclut qu'il vaut mieux croire simplement au divin. Et ce libre-penseur fait le jeu de Rome en déclarant, contre Bossuet et tant d'autres catholiques, que la réforme protestante n'était nullement nécessaire au seizième siècle, bien plus qu'elle a été un grand malheur pour la France et pour l'Europe ; et il s'autorise, pour l'attaquer, du protestant V. Cherbuliez et du protestant Jean-Jacques ; et il déclare sinistres Luther et Calvin, et il loue Erasme, Rabelais et Montaigne, en matière de religion !

Et ce moraliste du *Figaro* proclamant que « la supériorité de la religion catholique c'est qu'elle est à la fois très rigoureuse sur le dogme et très flexible aux cas particuliers » ! Et toutes les célébrités consultées par le *Mercur de France* sur l'état de la religion en France, et se contredisant à qui mieux mieux les unes les autres ! On songe à lord Halifax discourant théologie en Angleterre, et faisant la pluie et le beau temps dans certains cercles anglicans, qui se signent à chacune de ses allocutions sur le symbole *Quicumque*, sur l'union avec Rome, etc. !

Dernière remarque : ce serait se méprendre sur le but de ces pages, si l'on pensait qu'elles ont été écrites pour récriminer. Leur seule inspiration, c'est la nécessité urgente, absolue, vivement sentie par leur auteur, d'une réforme de la théologie

¹⁾ Argumentation de Lanjuinais en 1822, dans une lettre à M. Bouis de Marseille. Voir le *Temps* du 11 octobre 1903.

actuelle, et cela pour le bien de toutes les Eglises chrétiennes ; réforme qui doit être fondée sur les règles de la science actuelle, ainsi que sur les besoins intellectuels et religieux de la société contemporaine.

Oui, de même que l'immoralisme est la grande plaie de la religion, le dilettantisme est la grande plaie de la théologie. C'est la décadence. C'est la superficialité destructive du fond. C'est la fantaisie et même l'erreur mises à la place de la vérité. Les vrais théologiens ne sauraient assez lutter contre cette contrefaçon de leur œuvre. Les vrais fidèles qui ont souci de leur foi, de leur Eglise, de l'âme de leurs enfants, doivent se soucier avant tout de la formation de leur clergé. C'est à n'avoir à la tête de leurs paroisses que des prêtres éclairés, prudents, sages, qu'ils doivent consacrer leurs efforts les plus persévérants. Qu'ils secourent les pauvres, qu'ils soignent les malades, qu'ils consolent les affligés, qu'ils viennent en aide aux malheureux de toutes sortes, oui, certes, mais qu'ils songent plus encore à la défense de la vérité, à la diffusion de la lumière religieuse, à la prédication de l'Evangile, à la réfutation des erreurs qui pullulent dans la société et qui corrompent les consciences. C'est à la première source du mal, l'erreur, qu'il faut s'attaquer, et à la première source du bien, la vérité, qu'il faut se dévouer.

Reconnaissons-le, et agissons en conséquence, il n'est que temps. Nous périssons par la théologie des *à peu près*, à peu près en deça, chez les tièdes et les indifférents, à peu près au delà, chez les exagérés et les excentriques ! La vérité, dans son juste milieu, semble délaissée : aux exagérés, les hommes du juste milieu paraissent froids, presque incroyants ; c'est ainsi qu'on accuse quelquefois les anciens-catholiques de protestantisme (et ce terme est pris en très mauvais sens par ceux qui le prononcent) ; aux tièdes, ces mêmes hommes du juste milieu paraissent exagérés, presque mystiques, en tout cas suspects. Le déséquilibre est ainsi universel.

Grâce à ces appréciations contraires, l'erreur se glisse partout sous des mots élastiques, mal définis et équivoques. Tentez l'expérience ; posez une question dogmatique à quatre ou cinq théologiens de confessions diverses et libres de tout mot d'ordre papal, vous constaterez des réponses certainement contradictoires, des abus d'expressions, des phrases à double

entente, des non qui sont presque des oui, des oui qui sont presque des non. Une religion qui vit dans une telle atmosphère et dans de telles conditions ne peut être que bien malade, anémique et à demi asphyxiée.

Regardez la carte des pays où le Rhin prend naissance et où il se jette dans la mer : là, il est modeste en apparence, mais déjà vigoureux et quelle pureté dans ses eaux ; ici, il est divisé en de nombreux cours, qui divergent dans toutes les directions et dans lesquels il est difficile d'apercevoir soit l'unité, soit la pureté première. Il en est de même de la théologie actuelle : c'est le Zuyderzée. Remontons vite à la source du christianisme, aux dogmes du Christ, dont la simplicité, l'unité, la pureté ne peuvent que ravir les esprits attentifs et exacts. Ils portent la vie en eux-mêmes, parce que le Christ seul est « la voie, la vérité et la vie ».

Telle doit être la grande réforme de la théologie : le retour aux enseignements du Christ, d'abord affirmés nettement, puis expliqués d'après les données scientifiques et philosophiques positives et conformément aux faits certains de l'histoire.

E. MICHAUD.
